

ODILE ROYNETTE

L'ORGUEIL DU DRAPEAU

FRANCE-ALLEMAGNE, 1870-1945



LES BELLES LETTRES

Odile ROYNETTE

L'ORGUEIL DU DRAPEAU
FRANCE-ALLEMAGNE, 1870-1945

PARIS
LES BELLES LETTRES
2024

www.lesbelleslettres.com

*Retrouvez Les Belles Lettres
sur Facebook et Twitter*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

*© 2024, pour la présente édition
Société d'édition Les Belles Lettres
95, bd Raspail 75006 Paris.*

ISBN : 978-2-251-45581-5

PROLOGUE

La soie et le sang

Au cours de l'été 2018, je travaillais sur la guerre de 1870-1871, lorsque mon regard est soudain attiré par une carte postale. Elle a été écrite le 2 octobre 1907 et envoyée le lendemain à un destinataire inconnu, depuis Caen (Calvados). Il s'agit de la photographie en noir et blanc du revers d'un drapeau d'infanterie française en mauvais état [Fig. 1]. Le contraste produit entre le trou clair et assez régulier qui occupe l'essentiel de la partie supérieure du cliché et le fond sombre qui l'entoure, retient mon attention.

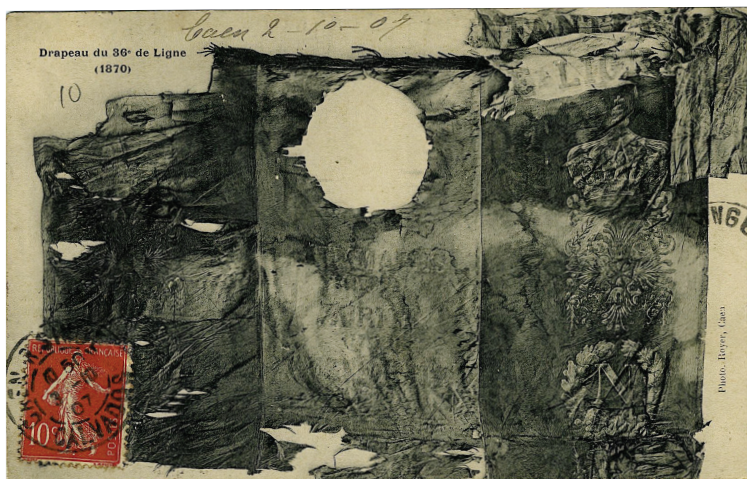


Fig. 1. Carte postale du drapeau du 36^e de ligne, Photo Royer, Caen, 1907, Musée de Normandie-Château de Caen.

Deux informations permettent d'identifier sommairement cet objet. Dans le coin supérieur gauche, on lit : «Drapeau du 36^e de ligne (1870)» et dans le coin inférieur droit, le nom du photographe et sa localisation géographique : «Photo Royer, Caen». Je suis donc en présence d'un emblème régimentaire fortement endommagé en 1870 et conservé probablement à Caen, où il a été photographié après-guerre.

Cette relique déchirée en maints endroits, trouée en son centre par ce que j'attribue, à première vue, à l'effet d'une balle ou d'un éclat d'obus, a été jugée suffisamment importante pour faire l'objet d'une reproduction en carte postale¹. Cette photographie s'empare de la guerre franco-allemande comme d'un événement mis en image et en circulation, avec le dessein manifeste de cultiver le souvenir du traumatisme qui a alors broyé l'armée française et mutilé l'intégrité nationale. Elle suggère aussi clairement la violence d'un affrontement armé dont les stigmates sont inscrits dans ce qui reste de cette soie en lambeaux.

Ce «fragment de violence²» suscite immédiatement mon intérêt par son pouvoir d'évocation. Il ramène, non sans un effort d'imagination, vers le fracas de la bataille et vers la guerre vue d'en bas, à hauteur de combattants. Quels rapports ces hommes, mais aussi les sociétés auxquelles ils appartenaient, ont-ils pu entretenir avec cet artefact et pourquoi cet objet en miettes, cette «loque glorieuse» pour reprendre l'expression du temps³, a-t-elle été conservée, exposée

1. Sur cet objet de consommation courante et bon marché, qui connaît un âge d'or à la fin du XIX^e siècle, voir Aline Ripert et Claude Frère, *La carte postale. Son histoire, sa fonction sociale*, Paris, CNRS éditions, 1983, p. 26.

2. Voir Bruno Cabanes, *Fragments de violence. La guerre en objets de 1914 à nos jours*, Paris, Seuil, 2020.

3. Une première occurrence serait apparue sous la plume d'un journaliste de *La Gazette du Dauphiné*, le 17 août 1841. Elle est reprise ensuite, notamment par Amédée de Cesena, dans une histoire apologétique de la campagne d'Italie menée par Napoléon III. Voir Amédée de Cesena, *L'Italie*

et photographiée dans cette ville de province française? Comment comprendre les affects dont manifestement cet emblème – et plus largement l'ensemble des drapeaux réglementaires, émanation, depuis la Révolution française, de la nation tout entière – a longtemps été entouré? Leur intensité forme en effet un singulier contraste avec ma propre tiédeur devant cette trace désormais «froide», qui aiguise ma curiosité, mais m'inspire aussi, de prime abord, une réserve profonde. L'intérêt pour les drapeaux n'est-il pas l'apanage des amateurs de *militaria*, familiers dans leurs moindres détails des objets liés à la guerre, décrits et reproduits dans des revues ésotériques, lues par un lectorat essentiellement masculin? Parmi eux, les drapeaux sont longtemps restés l'apanage des vexillologues⁴. Ils appartiennent à un continent particulièrement opaque, objet d'une érudition tatillonne, bien éloignée à première vue de l'«histoire-problème⁵» qui m'intéresse, celle qui se propose d'éclairer le rapport des hommes et des femmes aux sociétés du passé. Fort heureusement, les sciences sociales sont venues, depuis une vingtaine d'années, investir ce champ d'études pour le constituer en un véritable objet de recherche⁶.

confédérée. Histoire politique, militaire et pittoresque de la campagne de 1859, Paris, Garnier Frères, vol. 3, s.d., p. 128. Dans *Les Misérables* (1862), Victor Hugo emploie aussi l'expression de «loque» pour désigner le drapeau mutilé du «dernier carré» de la Garde impériale à Waterloo. Elle est ensuite popularisée et l'écrivain Alphonse Daudet l'utilise dans une de ses nouvelles, «Le porte-drapeau», qui évoque la reddition des drapeaux français lors de la capitulation de Metz en octobre 1870. Voir Alphonse Daudet, *Contes du Lundi*, Paris, A. Lemerre, 1873, p. 33.

4. Du latin «*vexillum*», étendard.

5. Voir à ce propos Lucien Febvre, «Vivre l'histoire. Propos d'initiation», dans *Combats pour l'Histoire*, Paris, Armand Colin, 1992 [1953], p. 18-33.

6. Voir notamment Pascal Ory, «L'histoire des politiques symboliques modernes : un questionnement», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 47/3, juillet-septembre 2000, p. 525-536; et, du même auteur, *Qu'est-ce qu'une nation ? Une histoire mondiale*, Paris, Gallimard, 2020; *Qu'est-ce qu'un*

À mes réticences premières s'est aussi ajouté mon embarras vis-à-vis des drapeaux eux-mêmes, utilisés, pendant toute l'époque contemporaine et jusqu'à aujourd'hui, pour transmettre des messages agressifs et entretenir les ardeurs nationalistes les plus exacerbées au sein des régimes politiques les plus détestables. L'historien Michel Pastoureau a naguère souligné sa gêne devant ces objets saturés d'idéologie, attachés au culte exacerbé de la patrie, brandis pour nourrir l'hostilité à l'égard de l'autre et clamer sa légitimité à dominer le champ de bataille ou l'espace politique. Évoquant sa méfiance, voire son aversion pour les drapeaux, il désignait cependant un domaine inexploré, «un objet dont l'étude, soigneusement évitée, sinon réprouvée, passe pour dangereuse⁷», tant le chercheur peut être aisément identifié à son objet, et à toutes les dérives auxquelles celui-ci a pu être associé. S'intéresser au drapeau, en somme, pourrait passer pour une forme inavouée de complaisance, voire de sympathie pour les différentes idéologies nationalistes, responsables des grands déchirements entre peuples, particulièrement à l'époque contemporaine. Ce n'est donc pas sans appréhension que j'ai abordé ce travail. Il m'a fallu dominer ma défiance vis-à-vis de cet objet croisé par hasard, pour mieux me mettre à l'écoute des désirs qu'il a pu susciter au sein des sociétés du passé. Devant cette carte postale, le sentiment de profonde étrangeté éprouvé en premier lieu s'est mué en questions. Pourquoi cet objet si délabré a-t-il été conservé ? Quelles significations attribuer à sa précoce patrimonialisation après 1870 ? Comment

drapeau ?, Philippe Lagadec et Laurent Le Gall (dir.), *Ethnologie française*, 2023/2, vol. 54 et 20 & 21. *Revue d'histoire*, 2023/1, n° 157.

7. Michel Pastoureau, «Du vague des drapeaux», *Le Genre humain*, 1989/2, n° 20, p. 119 et, du même auteur, «L'historien et le drapeau. Que faire d'un objet "dangereux" ? Entretien avec Michel Pastoureau, Philippe Lagadec et Laurent Le Gall», *Ethnologie française*, 2023/2, p. 313-322.

retrouver la gamme des émotions associées à ce drapeau, et, ce faisant, s'attacher à «l'exploration de l'inactuel» en ce qu'il a de plus insolite⁸?

La rencontre avec un objet de guerre

Il fallait, au préalable, déterminer si le drapeau photographié après 1870 existait toujours, et, en ce cas, tenter de le retrouver. Je fus aidée par les conservateurs de deux des lieux où il a été successivement exposé: le château de Caen, siège du 36^e régiment d'infanterie à partir de 1876, et le musée de l'Armée, aux Invalides, qui recueille la soie du drapeau lors de la dissolution du régiment, le 15 novembre 1924, et la conserve depuis. Après avoir été longtemps exposée au public, cette soie, déjà délabrée au lendemain de la guerre de 1870-1871, fut transférée dans les réserves du musée près de Versailles⁹. Conservée à l'abri de la lumière et de l'humidité, dans des tiroirs larges et profonds, elle bénéficie aujourd'hui de conditions de conservation optimales. C'est là qu'un jour d'octobre 2018, je fais connaissance avec l'objet aperçu sur la carte postale caennaise [Fig. 2 et Fig. 3].

8. Pour reprendre les termes employés par Alain Corbin, *Les cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 9-14.

9. La date de son départ pour les réserves est inconnue, probablement au cours des années 1980, lorsque l'intérêt du public pour la salle des drapeaux décline sensiblement, entraînant son démontage. Voir à ce propos «Le Service historique de la Défense et les emblèmes de l'armée française. Entretien avec le lieutenant-colonel Marcel Joussen», 20 & 21. *Revue d'histoire*, 2023/1, n° 157, p. 188.



Fig. 2. Photographie de l'avant du drapeau du 36^e de ligne en 2018, Musée de l'Armée, Paris, n° d'inventaire 03353 – Ba 536 – Bc 85.



Fig. 3. Photographie du revers du drapeau du 36^e de ligne en 2018, Musée de l'Armée, Paris, n° d'inventaire 03353 – Ba 536 – Bc 85.

Je retrouve alors la soie de la photographie normande, mais avec ses couleurs – ses trois couleurs – dont les drapeaux de l'armée, tout comme celui de la nation, ont été parés au lendemain de la révolution de juillet 1830, chassant le blanc réimposé par les Bourbons après Waterloo¹⁰. Débarrassé de la vitrine dans laquelle il a été enfermé après 1870, le tissu, devenu extrêmement friable, conserve ses trois pans colorés, initialement de forme carrée, mais sérieusement amputés¹¹. Du côté de l'attache, la bande verticale bleue, la moins abîmée, a perdu environ la moitié de sa surface inférieure. Sa partie supérieure, en partie décolorée, est encore entourée de quelques franges clairsemées. La bande blanche qui la borde, plus délabrée encore avec son trou central, est devenue brun-jaune. Enfin, le dernier rectangle, naguère d'un rouge vif, n'est plus qu'un amas de lambeaux qui laissent à peine deviner la teinte originale. Le temps, les intempéries et surtout l'action des hommes, ont quasiment anéanti le tissu.

Sur celui-ci subsistent toutefois des indications qui permettent de l'identifier comme la soie remise au régiment en 1854¹², lorsque Napoléon III, soucieux d'imprimer sa marque et de rompre avec le langage emblématique de la République assassinée le 2 décembre 1851, a imposé dans l'armée un nouveau drapeau. Si le tricolore fait encore référence à la Révolution française, les autres signes renvoient à une symbolique imitée largement du Premier Empire.

10. Raoul Girardet, «Les Trois Couleurs. Ni blanc, ni rouge», dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire : La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. 5-37.

11. Ils mesuraient à l'origine 90 cm².

12. Elle a remplacé le premier modèle distribué en mai 1852, rapidement changé en raison de la médiocre qualité de l'étoffe et de la référence, sur le revers en haut de la bande blanche, à la Seconde République, sous la forme des initiales «RF» que le régime impérial veut effacer. Voir Pierre Charrié, *Drapeaux et étendards du XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Léopard d'or, 1992, p. 100.

À l'avant, sur la bande bleue, sont toujours visibles une couronne impériale et un N entre deux branches de chêne et de laurier, espacés d'un ornement formé de rosaces et de palmettes, ainsi que le début de la dédicace, en partie effacée, se prolongeant sur la zone centrale : « L'Empereur Napoléon III au 36^e [régiment d'infanterie de ligne]¹³. » Au revers, se trouve, à peine visible, l'inscription de trois batailles attribuées en 1852 à l'unité, selon une tradition inventée par Bonaparte dès la campagne d'Italie (1796-1797)¹⁴. On y distingue les noms de Jemmapes (1792), de Zurich (1799) et d'Austerlitz, mais la date de cette prestigieuse victoire (1805) ainsi que les deux inscriptions suivantes ont disparu avec le morceau de tissu qui les portait.

Avec la soie, sont aussi conservés dans les réserves trois autres objets, absents de la photographie prise après la guerre de 1870, mais qui complètent l'emblème et en forment même une partie essentielle [Fig. 4]. La hampe, tout d'abord, aujourd'hui en bois noir verni¹⁵, attachée à l'origine à l'étoffe, est surmontée d'un caisson en métal doré portant sur sa face le numéro du régiment (36) et au dos l'arme à laquelle il appartient (Infanterie). Au sommet, une aigle¹⁶ en aluminium doré, tête tournée côté

13. Ce terme désignait au XIX^e siècle un régiment d'infanterie ordinaire qui regroupait la plus grande partie de l'effectif de cette arme. Les autres fantassins servaient dans des unités de chasseurs à pied, de chasseurs alpins et dans l'infanterie de marine.

14. Il avait alors voulu doter les emblèmes régimentaires de mentions particulières. Voir sur ces questions les travaux de deux des plus importants vexillologues côté français : Oscar Hollander, *Les drapeaux des demi-brigades d'infanterie de 1794 à 1804*, Paris, J. Leroy & C^{ie}, 1913, p. 61-107 et Pierre Charrié, *Drapeaux et étendards de la Révolution et de l'Empire*, Paris, Éditions du Léopard d'or, 2012 [1982], p. 83-147.

15. Détruite en 1870, la hampe d'origine était en frêne peint en bleu foncé verni. Le frêne était choisi pour sa légèreté et sa résistance.

16. Dans le vocabulaire de l'héraldique, ce terme s'emploie au féminin.



Fig. 4. Photographie en noir et blanc de la hampe, du caisson, de l'aigle et de la cravate du 36^e de ligne, Musée de l'Armée, Paris, s.d. (après 1945).

gauche et ailes éployées¹⁷, trône, conformément à la décision prise le 31 décembre 1851 par Louis-Napoléon Bonaparte de rétablir ce signe, adopté en 1804 par Napoléon I^{er}. Il s'agit alors d'affirmer l'identité guerrière de son nouveau régime dans une atmosphère de restauration impériale¹⁸. Une cravate tricolore, elle aussi abîmée [Fig. 5]¹⁹, brodée aux deux bouts d'une couronne impériale entourant le numéro «36» avec l'initiale «N», et liée à l'aigle au moyen d'un anneau aujourd'hui disparu, complète le tout.

17. Conforme au modèle, plus léger, adopté en 1860 en remplacement des aigles, beaucoup plus lourdes, fabriquées en 1852 en bronze doré.

18. Jean Regnault, *Les aigles impériales et le drapeau tricolore 1804-1815*, Paris, J. Peyronnet, 1967, p. 19-23.

19. Elle porte des marques de restauration, visibles par la présence de filets posés pour consolider le tissu fragilisé par l'usure et elle a perdu ses franges à l'extrémité inférieure.

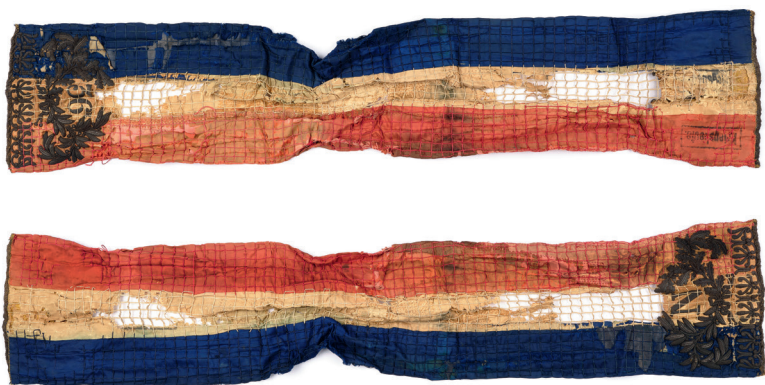


Fig. 5. Photographie de la cravate du drapeau du 36^e de ligne en 2018, Musée de l'Armée, Paris, n° d'inventaire 06398 – Ba 536 – Bc 85.

Un drapeau dans l'histoire européenne

Un examen attentif du caisson portant l'aigle révèle la présence, sur le côté droit, d'une inscription en allemand, «*Kriegsbeute*» (butin de guerre), gravée dans le métal doré et également imprimée sur la cravate. Ces deux parties de l'emblème ont été enlevées par les troupes de l'armée royale bavaroise, intégrées à la 3^e armée allemande du prince royal de Prusse (*Kronprinz*), puis emportées outre-Rhin comme trophées de guerre. Le 6 août 1870, ces combattants se sont opposés aux Français à Fröschwiller-Wœrth en Alsace, l'une des premières grandes victoires allemandes en terrain ennemi²⁰. À l'issue de cet affrontement, l'armée française a ployé sous le nombre et l'habileté tactique de son adversaire, laissant derrière elle un spectacle de désolation. Le 1^{er} corps d'armée commandé par le maréchal

20. En France, elle est appelée la bataille de Reichshoffen.

Mac-Mahon, qui a supporté le gros de l'effort de combat, est en déroute. Le 36^e régiment de ligne tout particulièrement, placé avec la 3^e division d'infanterie au cœur du dispositif français, a perdu la moitié de ses hommes, selon l'historique du corps qui achève le récit de cette sanglante journée par l'évocation du sort subi par son drapeau et ses défenseurs :

M. Beaumelle porte-drapeau avait remis le drapeau à M. Lacombe sous-lieutenant. Au moment de la retraite, plusieurs officiers, Brambille, Chevillard, Pastoureau, Charcot, Pihet et une centaine d'hommes formaient la défense. Cette petite colonne se mit en route dans le village [de Froeschwiller]. M. le lieutenant Brambille aperçut les Prussiens qui y entraient. Ceux-ci firent feu. M. Brambille fut blessé, les hommes furent dispersés, il ne resta autour du drapeau que M. Lacombe, M. Pihet deux sapeurs et quelques soldats. Poursuivis par l'ennemi, ces quelques hommes entrèrent dans une remise et cherchèrent à brûler le drapeau ; n'y pouvant parvenir, ils le déchirèrent et cachèrent la soie sous des fagots. De cette façon les Prussiens ne purent s'emparer que de la hampe et de la cravate, le reste fut sauvé et existe encore au 36^e régiment de ligne²¹.

Dans ce texte rédigé à des fins édifiantes près de vingt ans après les faits, le soin apporté aux détails, quoique sélectif, traduit la volonté de célébrer l'héroïsme des officiers et des soldats du 36^e. Écrit dans le souci de normaliser l'expérience vécue, ce récit, à l'inverse, minimise l'exploit de leurs adversaires, confondus sous le terme de « Prussiens ». Il est néanmoins de taille. En effet, hormis deux fanions enlevés au 2^e régiment de tirailleurs algériens qui combattait à côté du 36^e de ligne, l'aigle, la hampe et la cravate de ce régiment sont les seuls trophées conquis lors de cette bataille par les troupes

21. Service historique de la Défense (SHD), 4 M 44, « Historique du 36^e régiment d'infanterie d'après les archives de la Guerre (historiques et administratives), les mémoires de généraux de la République et de l'Empire, etc. », 2^e partie (1815-1889) et appendice, p. 94-95.

allemandes, malgré leur écrasante supériorité sur les Français. Ce fait d'armes est à mettre à l'actif du 2^e régiment d'infanterie bavaroise qui emporte son butin, exposé après-guerre à Munich, au *Bayerisches Armeemuseum* (musée de l'Armée bavaroise), avec la légende suivante : « L'Aigle français [*sic*] du 36^e régiment d'infanterie enlevé par le soldat Simon Eisenman [*sic*] de la 9^e compagnie du 2^e régiment d'infanterie, près de Froeschwiller²². » Des deux côtés du Rhin, la célébration de la valeur symbolique acquise par les emblèmes sauvés ou capturés au combat est donc intense. Elle souligne le poids d'une culture du trophée qui irrigue non seulement le monde militaire, mais imprègne aussi la société civile, sans s'arrêter aux frontières nationales ni, dans le cas du *Reich* allemand fondé en 1871, à celles des *Länder*. Ce livre s'attache à cette construction culturelle, intimement liée à l'histoire militaire et politique européenne depuis l'époque moderne.

Aux yeux des différents acteurs impliqués, les éléments constitutifs du drapeau du 36^e sont d'autant plus précieux qu'ils sont rares. Côté français, très peu de soies ont survécu aux mutilations spontanées pratiquées par les combattants pour les protéger de la convoitise ennemie à l'issue des batailles perdues²³. Avec l'aigle du 36^e, les Bavares disposent quant à eux du seul emblème impérial pris sur un champ de bataille. La plupart de ceux qui ont été emportés en Allemagne proviennent de la capitulation de Metz, le 27 octobre 1870, lorsqu'une cinquantaine de drapeaux sont

22. Commandant A. Richard, *Nos drapeaux pendant l'année terrible, 1870-1871*, Paris, Librairie militaire R. Chapelot et C^{ie}, 1909, p. 7. Son patronyme est en réalité Eisenmann.

23. Grâce à la monographie de Pierre Charrié (*Drapeaux et étendards du XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 116-151), il apparaît qu'un tiers des soies des emblèmes d'infanterie du Second Empire (35 sur 103) ont survécu au conflit et même un peu moins puisque sept d'entre elles appartenaient à des unités non engagées pendant la guerre.

livrés sans résistance, provoquant un traumatisme profond et durable chez les Français²⁴. La prise de l'aigle du 36^e a en outre le mérite de souligner la part de la Bavière dans la victoire allemande, cet État du Sud qui n'appartenait pas à la Confédération de l'Allemagne du Nord avant 1870, et d'affirmer la valeur de ses soldats face à la prestigieuse armée prussienne, associée à la victoire de Sedan.

Ces différents enjeux accompagnent l'histoire des relations franco-allemandes de 1871 jusqu'en 1945. En effet, au terme de la victoire alliée sur les nazis, le général américain George S. Patton, doté de l'immense aura que lui confère son rôle de chef de la 3^e Armée américaine, ramène à Paris l'aigle et la cravate du 36^e. Elles sont remises à la France lors d'une cérémonie officielle le 17 août 1945 aux Invalides, sous l'œil attentif de la presse. La relique retrouve alors son unité, en un geste en apparence dérisoire dans le contexte apocalyptique d'une Europe ensanglantée et détruite, mais révélateur de la valeur mémorielle et symbolique de l'objet aux yeux des contemporains. Suivre son parcours à travers les frontières permet de saisir les contours de la relation des sociétés européennes, et plus largement occidentales, à la guerre au cours des XIX^e et XX^e siècles, avant sa reconfiguration après 1945.

Une enquête biographique

Pour faire l'histoire de ce lien, je m'attache donc au cas singulier du drapeau du 36^e régiment de ligne, parce que son histoire mouvementée a laissé de nombreuses traces,

24. Voir notamment le commandant Richard (*op. cit.*, p. 131), qui parle à ce propos du «drame de nos couleurs». À la fin des années 1970, l'historien Maurice Baumont écrivait à ce sujet : «Honte suprême, l'affaire des drapeaux a bouleversé l'opinion» (*Bazaine, les secrets d'un maréchal, 1811-1888*, Paris, Imprimerie nationale, 1978, p. 256).

disséminées dans une trame temporelle qui débute avec la Révolution française, lorsque les régiments de l'armée royale sont réorganisés et que l'ancien régiment d'Anjou acquiert le 1^{er} janvier 1791, le numéro 36²⁵. L'histoire de cette unité est liée à de nombreux conflits européens à partir de 1792 et permet d'entrer dans la vie d'un régiment « ordinaire », qui participe à des conflits de nature et d'intensité très différentes, depuis « l'expédition » contre l'Espagne, commencée en 1823, jusqu'à des affrontements formalisés et symétriques entre États souverains (guerres de la Révolution et de l'Empire, guerre franco-allemande, Première Guerre mondiale), en passant par des opérations de maintien de l'ordre à l'intérieur du territoire métropolitain ou par la conquête coloniale du XIX^e siècle (Algérie). Situer mon étude à l'échelle d'une unité autorise une approche plus fine des différents contextes dans lesquels son drapeau a évolué, et met en lumière celles et ceux qui l'ont entouré, un objet « [n'existant] pas socialement indépendamment des individus, des groupes ou des institutions qui se l'approprient²⁶ ». Il s'agit donc d'écrire l'histoire à partir de lui, en s'attachant à retrouver les individus qui l'ont utilisé²⁷. Cette approche micro-historique dévoile aussi le cheminement chaotique d'une unité recomposée à maintes reprises au fil des changements de régime politique et des pertes subies sur les champs de bataille européens. À ce titre, les années de la Révolution et de l'Empire se distinguent comme une période particulièrement troublée,

25. SHD, 4 M 44, « Historique du 36^e régiment d'infanterie... », 1^{re} partie, 1789-1815, p. 11.

26. Bernard Lahire, *Ceci n'est pas un tableau. Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, Paris, La Découverte, 2015, p. 18.

27. Voir Giorgio Riello, « Things that shapes History. Material Culture and Historical Narratives », dans Karen Harvey (dir.), *History and Material Culture. A Student's Guide to approaching Alternative Sources*, Londres-New York, Routledge, 2009, p. 25-26.

contemporaine – ce n'est pas sans lien – de l'affirmation du culte du drapeau au sein de l'armée. À la fois unique et multiple, chaque régime politique imposant un nouveau drapeau à son image, la vie de cet objet²⁸ – ses conditions de fabrication, ses usages, ses modes de circulation et de conservation – s'inscrit dans une histoire culturelle et anthropologique désormais attentive à la dimension matérielle des mondes militaires et aux effets d'intelligibilité produits par son analyse²⁹. À travers lui, c'est aux lieux – les villes, les champs de bataille, les casernes et les musées – dans lesquels l'objet s'est déployé ou a été conservé, aux acteurs – hommes et femmes – qui l'ont regardé et qui, par leurs gestes, leurs discours, leurs regards, ont construit avec lui un lien puissant, que ces pages sont consacrées.

L'attachement au drapeau est un élément constitutif de l'*ethos* militaire³⁰. De multiples récits mettent en valeur les exploits consentis pour le conserver ou pour s'emparer de celui de l'ennemi. Enjambant la rupture de 1789, ces textes connaissent un important essor avec la Révolution française et l'affirmation des identités nationales en Europe. La ferveur liée au drapeau, dont ils se font l'écho, a une

28. Voir Arjun Appadurai (dir.), *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986 ; et Thierry Bonnot, *La Vie des objets. D'ustensiles banals à objets de collection*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2002.

29. Voir Nicholas J. Saunders, *Trench Art. Materialities and Memories of War*, Oxford-New York, Berg, 2003 ; Stéphane Audoin-Rouzeau, « Les objets : une source ? », dans *Vu du front. Représenter la Grande Guerre*, Paris, Somogy éditions d'art, 2014, p. 89-96 et, du côté de l'histoire de l'art, Bertrand Tillier, *Déjouer la guerre ? Une histoire de l'art des tranchées (1914-1918)*, Strasbourg, PU de Strasbourg, 2019. Sur la symbolique militaire, voir Hervé Drévilion et Édouard Ebel (dir.), *Symbolique, traditions et identités militaires*, Vincennes, Service historique de la Défense, 2020.

30. Voir Hervé Mazurel, « Enthousiasmes militaires et paroxysmes guerriers », dans Alain Corbin (dir.), *Histoire des émotions*, tome 2 : *Des Lumières à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2016, p. 245.

histoire enracinée dans un modèle occidental de la guerre né dans l'Antiquité grecque³¹ et entretenu au sein de l'armée romaine qui adopte l'aigle dans ses légions. Mais, avec la consolidation des États modernes à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, cette ferveur s'intensifie. Elle se dessine au cours du XIX^e siècle comme le produit d'une construction culturelle, apparentée à ce que l'historien Eric Hobsbawm définit, au même titre que l'hymne ou l'effigie de la nation³², comme une tradition, c'est-à-dire un ensemble de pratiques rituelles ou symboliques destinées à ancrer des normes et des valeurs dans une continuité historique³³. Cette catégorie d'analyse permet d'envisager le culte du drapeau dans l'armée, et plus largement dans la nation, comme une *invention*, dont les formes et l'intensité ont varié selon les époques, mais aussi selon les appartenances sociales, politiques, géographiques et genrées des acteurs concernés.

Liée à l'histoire de la symbolique politique, celle du drapeau nous met en présence d'une sémiotique, marquée, du côté français, par l'apparition entre 1790 et 1794 du tricolore, qui matérialise «la fracture intervenue dans la continuité du temps³⁴». L'objet se charge alors des valeurs liées à la Révolution française, l'amour de la liberté et la fierté nationale

31. Voir Victor David Hanson, *Le Modèle occidental de la guerre. La bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, Paris, Les Belles Lettres, 1990.

32. Sur la place de l'hymne dans la construction et la représentation symbolique de la nation, voir Didier Francfort, *Le Chant des Nations. Musiques et Cultures en Europe, 1870-1914*, Paris, Hachette, 2004. Sur Marianne, voir Maurice Agulhon, *Marianne au combat. L'imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880*, Paris, Flammarion, 1979.

33. Eric Hobsbawm, «Inventer des traditions», dans Eric Hobsbawm et Terence Ranger (dir.), *L'invention de la tradition*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006 [1983], p. 12.

34. Maurice Agulhon, «Politique, images, symboles dans la France post-révolutionnaire», dans *Histoire vagabonde*, I: *Ethnologie et politique dans la France contemporaine*, Paris, Gallimard, 1988, p. 283-318.

en premier lieu, et sur lui se fixent d'intenses émotions. À partir du XIX^e siècle, les «couleurs souveraines³⁵» sont au centre des combats politiques et des campagnes militaires. Les analyses consacrées par l'école sociologique française, plus particulièrement par Émile Durkheim puis par Henri Lévy-Bruhl, au symbolisme dans la vie sociale, permettent de mieux comprendre la part considérable d'affectivité et de sacralité liée au drapeau, assimilé à un totem de la patrie. Il en devient alors une des images-phares. En tant que symbole, il incarne le groupe et produit aussi des sentiments «de dévouement et d'adoration³⁶» qui renforcent sa cohésion aux différentes échelles, régiment, armée et nation tout entière. En représentant celle-ci, l'étendard assure aussi sa cohérence et donc sa survie, notamment en cas de danger, lorsque, du sort d'une bataille ou de la guerre, dépend sa liberté. D'où la valeur considérable attachée à sa conservation. Dans *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Durkheim, très sensible à la question du drapeau³⁷, précise sa pensée dans ce passage particulièrement éclairant consacré au totémisme :

Le soldat qui meurt pour son drapeau, meurt pour sa patrie ; mais en fait, dans sa conscience, c'est l'idée du drapeau qui est au premier plan. Il arrive même qu'elle détermine directement l'action. Qu'un étendard isolé reste ou non aux mains de l'ennemi, la patrie ne sera pas perdue pour cela, et pourtant le soldat se fait tuer pour le reprendre. On perd de vue que

35. Emmanuel Fureix, *L'œil blessé. Politiques de l'iconoclasme après la Révolution française*, Paris, Champ Vallon, 2019, p. 36-40.

36. Henri Lévy-Bruhl, «Note sur le symbolisme juridique», *L'Année sociologique*, 3^e série, vol. 9, 1957-1958, p. 338.

37. Peut-être depuis sa jeunesse, contemporaine de la guerre de 1870 et de la défaite (il était né en 1858). Sur cette hypothèse voir Alain Le Bloas, «Qu'est-ce qu'un drapeau régimentaire ? Les deux drapeaux des zouaves (1855-1914)», *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, n° 130, 2022/4, p. 141.

le drapeau n'est qu'un signe, qu'il n'a pas de valeur par lui-même, mais ne fait que rappeler la réalité qu'il représente; on le traite comme s'il était lui-même cette réalité³⁸.

Dans cette économie symbolique, le drapeau n'est pas seulement le reflet d'une réalité qu'il incarne, il devient aussi un *acteur* de premier plan. Les élans qu'il est censé susciter – le drapeau «électrise», «transporte» ceux qui le regardent – modèlent les comportements et poussent à des actions d'éclat qui, en contexte militaire, ont une valeur toute particulière. Toutes les armées, même irrégulières, ont donc développé le culte du drapeau, ferment de cohésion des unités, à travers une liturgie fondée sur des gestes, des discours, des serments, plus ou moins détachés selon les contextes de l'emprise des religions dominantes, et qui en forgent la sacralité. Ce culte constitue un des outils qui façonnent les formes collectives de la vie affective³⁹. Celles-ci sont ordonnées par des rites qui instituent et perpétuent le groupe qui les observe. Leur étude permet ainsi de proposer une lecture sociale et culturelle de la place du fait militaire et guerrier dans la France contemporaine.

38. Émile Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 2008 [1912], p. 315.

39. Voir Maurice Halbwachs, «L'expression des émotions et la société», texte présenté et annoté par Christophe Granger, *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 123, juillet-décembre 2014, p. 30-48. Le texte a été publié pour la première fois en 1939 et repris dans *Classes sociales et morphologie*, Paris, Éd. de Minuit, 1972, p. 164-173.